PQ 2425
.I5
Copy 1

PQ 2425
.I5
Copy 1

1137
XC
150

Les Inséparables.

—

23445

LES

INSÉPARABLES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Augustin Eugène Jean Henri

PAR MM. SCRIBE ET DUPIN,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS SUR LE THÉATRE DE MADAME, DUCHESSE DE BERRY, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DE SON ALTESSE ROYALE, LE 2 MAI 1825.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS,

POLLET, LIBRAIRE, ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,
RUE DU TEMPLE, N° 36, VIS-A-VIS LA RUE CHAPON.

1825.

PQ2425
I5

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. de VERNEUIL	M. DORMEUIL.
AMÉLIE, sa fille	Mme DORMEUIL.
ÉDOUARD, son pupille	M. BÉRANGER.
SAINT-ANGE, jeune homme, ami de Verneuil.	M. PERRIN.
LEBON, garde du commerce	M. FERVILLE.
MARGUERITE, femme de charge de M. de Verneuil	Mme JULIENNE.

UN HUISSIER.

UN DOMESTIQUE en livrée.

PARENS ET AMIS de M. de Verneuil.

La scène se passe à Paris, dans la maison de M. de Verneuil.

NOTA. S'adresser, pour la musique de cette pièce et pour celle de tous les ouvrages représentés sur le Théâtre de MADAME, à M. THÉODORE, Bibliothécaire et Copiste, au Théâtre de MADAME.

Vu au ministère de l'intérieur, conformément à la décision de S. Ex. en date de ce jour.

Paris, 24 avril 1825.

Par ordre de Son Excellence :

Le chef du bureau des théâtres,
COUPART.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

399144
31

MVG 2 Π 42

LES

INSÉPARABLES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un des appartemens de la maison de M. de Verneuil; porte au fond; portes latérales. Sur le premier plan, à la droite du spectateur, la porte de la salle à manger; sur le deuxième plan, celle du salon de compagnie. Du côté opposé, celles de l'appartement de M. de Verneuil; une table sur le devant de la scène, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-ANGE, *entrant par le fond*, M. DE VERNEUIL, *sortant de son appartement.*

M. DE VERNEUIL.

Eh! bonjour, mon cher St-Ange... vous voilà donc de retour?.. Depuis un mois j'ai envoyé au moins quatre ou cinq fois chez vous.

SAINT-ANGE.

J'ai trouvé vos lettres en arrivant, et j'accours... désolé de vous avoir fait attendre... Mais j'étais à Strasbourg, pour un héritage que je rapporte... un grand parent qui s'est avisé de mourir.

M. DE VERNEUIL.

Moi, pendant ce tems, je mariais ma fille à Édouard, mon pupille.

SAINT-ANGE, *à part.*

Ah! mon Dieu!.. (*Haut.*) Un charmant cavalier... un jeune militaire... qui vaut son pesant d'or.

M. DE VERNEUIL.

Heureusement qu'il n'a pas cette valeur-là... car il se

serait dépensé lui-même, ou il se serait mis en gage, pour le moins... C'est un garçon qui a un cœur excellent, mille qualités aimables. Du côté de la fortune, il a, en Amérique, un oncle immensément riche, dont il héritera un jour, et par lui-même déjà un fort joli patrimoine; car c'est moi qui étais son tuteur... Mais il ne connaît pas le prix de l'argent; il le dépense à pleines mains... Il prête à tout le monde, et il a surtout une facilité à signer des lettres de change... Enfin tout cela me fait trembler pour le bonheur de ma fille, et surtout pour sa dot.

SAINT-ANGE.

Cependant, vous n'avez consenti à cette union qu'après avoir mûrement réfléchi.

M. DE VERNEUIL.

Mais non, je n'ai pas eu le tems... Ces enfans s'aimaient, s'adoraient; ils se sont jetés à mes pieds en pleurant.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Que voulez-vous que je vous dise ?
Mon cher, c'est un consentement
Qui fut enlevé de surprise
Et surtout d'attendrissement.
De mon cœur je ne suis pas maître,
Jadis, quand ma femme pleurait,
Je cédais... ma fille peut-être
Aura retenu son secret;
Mon ami, ma fille peut-être
Aura retenu son secret.

Édouard a juré qu'il n'avait plus de dettes, et qu'il n'en ferait plus... que tout était payé... Je l'ai cru sur parole : mais il me reste encore quelques doutes; et c'est pour les éclaircir que je désirais vous voir, parce qu'entre jeunes gens, on sait toujours...

SAINT-ANGE.

Monsieur, je ne connais M. Édouard que pour l'avoir vu quelquefois chez vous, et je n'ai que du bien à en dire.

M. DE VERNEUIL.

Oui, oui... c'est une connaissance à vous... mais moi,

je suis votre ami ; vous êtes un brave jeune homme, et vous ne voudrez point tromper la confiance d'un père de famille... Je n'ai pas besoin de vous dire que depuis quelque tems je m'étais aperçu de votre amour pour ma fille... et que si je n'avais écouté que mon goût particulier et la raison, c'est vous que j'aurais préféré.

SAINT-ANGE.

Il se pourrait!

M. DE VERNEUIL.

Mais vous vous avisez de partir pour Strasbourg...

SAINT-ANGE.

Je sens tout ce que j'ai perdu... mais enfin, monsieur, votre parole est donnée.

M. DE VERNEUIL.

Conditionnellement... Ce soir, nous nous marions à la municipalité, et à minuit à l'église... Mais si d'ici là je découvre qu'Edouard a une seule lettre de change, un seul effet non acquitté... tout est rompu... Ce sont nos conventions; et il n'aura rien à dire.

SAINT-ANGE.

Certainement... Mais qui peut vous faire présumer qu'Edouard s'exposerait à un pareil danger?

M. DE VERNEUIL.

Je ne sais ; mais sa conduite n'est pas claire... D'abord, hier de toute la journée nous ne l'avons pas vu... Aujourd'hui même... voilà midi; le jour de son mariage... il n'est pas encore ici...

SAINT-ANGE, *à part.*

Allons, le beau-père à raison... il y a quelque chose là-dessous; et je ne perds pas tout espoir.

M. DE VERNEUIL.

Et la corbeille même n'est pas envoyée!

SAINT-ANGE.

Il n'a peut-être plus crédit chez les marchandes de modes.

AIR : *du Ménage de garçon.*

Ces dames sont très-exigeantes,
Et c'est un des malheurs du tems;
Jadis ces beautés confiantes
Faisaient crédit aux jeunes gens.
Mais les chalans, mais les amans
Par des promesses infidèles
Les abusèrent si souvent,
Que maintenant ces demoiselles
Ne donnent plus rien qu'au comptant.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, AMÉLIE ET MARGUERITE.

AMÉLIE.

Mon père, mon père, si vous saviez ce qui vient d'arriver!..

M. DE VERNEUIL.

Serait-ce mon gendre?

AMÉLIE, *apercevant Saint-Ange*

Que vois-je!.. M. de Saint-Ange, l'ami d'Edouard!

M. DE VERNEUIL.

Lui-même, qui est plus diligent que ton prétendu; car il arrive de Strasbourg pour ta noce, tandis que M. Edouard, qui habite la rue de Grammont, a mis plus de deux jours pour faire le voyage.

AMÉLIE.

Oh! ne lui en voulez pas; il vient de m'envoyer une corbeille magnifique... (*Montrant un écrin garni de bijoux.*) Voyez plutôt les beaux diamans.

MARGUERITE.

Je le crois bien; Edouard est si généreux.

AMÉLIE.

Et une lettre charmante, où il m'explique son absence d'hier... Lisez plutôt.

M. DE VERNEUIL.

Voyons donc quelle excuse il nous donne. (*Il lit.*) « Ma chère Amélie, ma jolie cousine, ma femme, je » t'aime, je t'adore. »

AMÉLIE.

J'étais bien sûre qu'il ne pouvait pas être coupable.

MARGUERITE.

Et moi aussi.... Un enfant que j'ai élevé.

M. DE VERNEUIL, *continuant la lecture de la lettre.*

« Dans un instant je serai près de toi, et ce n'est pas ma » faute si je n'y ai pas été plus tôt. *Ton mari*, *Edouard.*»

AMÉLIE.

Vous voyez bien.

M. DE VERNEUIL.

Je vois..... je vois..... je ne vois pas du tout qu'il se justifie.

AMÉLIE, *prenant la lettre.*

AIR : *Je sais arranger des rubans* (du Frère Philippe)

Quoi ! vous n'êtes pas satisfait ?
De mon cœur la crainte est bannie ;
Relisez plutôt ce billet :
« Ma femme, ma chere Amélie ; »
Voyez, « *je t'aime* » en commençant,
Et « *t'adore* » au bas de la page ;
Il faut mon père être bien exigeant,
Pour en demander davantage.

MARGUERITE.

Quant à moi, il ne me reste pas le plus léger doute.

AMÉLIE.

Ni à moi non plus.

M. DE VERNEUIL.

Pourquoi n'est-il pas venu hier ?

AMÉLIE.

Mais puisqu'il vient aujourd'hui, il nous expliquera tout.

D'ailleurs, il le dit en toutes lettres : « Ce n'est pas ma » faute. » Il me semble que c'est écrit.... et je ne vous ai jamais vu ainsi.

M. DE VERNEUIL.

C'est que tout cela n'est pas naturel..... Je suis négociant ; j'aime, avant tout, la franchise, l'ordre et la bonne conduite..... j'ai surtout horreur des dettes ; et quelque avancé que soit son mariage, s'il m'était prouvé qu'Édouard.....

AMÉLIE.

Puisqu'il vous a donné sa parole.... et si vous en doutez encore, venez voir ma corbeille.... Quel goût !... quelle richesse !.... Ce n'est pas quand on a des dettes qu'on peut faire de pareilles dépenses.

AMÉLIE.

AIR : *de Cendrillon.*

Venez, mon père, ah ! vous serez ravi,
Car c'est vraiment une merveille.

M. DE VERNEUIL.

Allons, ma chère, allons voir la corbeille,
En attendant qu'arrive le mari.

AMÉLIE.

Édouard au moins, a de l'ordre à présent.

M. DE VERNEUIL.

Cela ne prouve rien, je pense,
Car à Paris, ceux qui n'ont pas d'argent
Font toujours le plus de dépense.

ENSEMBLE.

Venez { Mon père, / Monsieur, } puisque chacun ici
Nous parle de cette merveille ;
Dépêchons-nous d'aller voir la corbeille,
En attendant qu'arrive le mari.

(*M. de Verneuil, Amélie et Saint-Ange entrent dans le salon.*)

SCÈNE III.

MARGUERITE, *seule.*

C'est fini, on ne peut plus se passer de lui.... Le voilà devenu l'ami de la maison. A la bonne heure, il peut avoir toutes les plus belles qualités du monde. (*Montrant son cœur.*) Mais il n'a pas de ça... il n'a pas de franchise, et j'aime mieux mon petit Édouard.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Je sais que sa tête est légère
Et que c'est un franc étourdi;
Mais son cœur est bon et sincère:
Ça donne de l'espoir pour lui.
Moi j'ai, par un heureux prestige,
Confiance aux mauvais sujets;
Un mauvais sujet se corrige,
Mais un hypocrite, jamais.

Aussi, depuis que ce M. de Saint-Ange est de retour, je ne suis pas sans inquiétude, parce que cet autre est si étourdi, si inconséquent... Je ne le dirais pas si monsieur était là, mais je suis sûre qu'il a encore fait quelques fredaines, quelques folies,... et ce qu'il y a de pire, c'est qu'il n'arrive pas.

(*On entend en dehors la voix d'Édouard, qui dit :* Ne craignez rien,... je ne vous quitte pas,... mais je vous montre le chemin.)

MARGUERITE.

C'est lui,... je respire....

SCÈNE IV.

MARGUERITE, ÉDOUARD, LEBON.

ÉDOUARD, *en entrant, à Lebon qui est encore en dehors.*

Entrez, entrez, vous voilà chez moi, ou chez mon beau-père, c'est tout comme.... (*Courant à Marguerite.*) Bonjour, ma bonne Marguerite.

MARGUERITE, *l'embrassant.*

Ce cher enfant!... (*Quittant ses bras.*) Maintenant laissez-moi vous gronder..... Qu'est-ce que cela signifie, de nous laisser tous dans l'inquiétude depuis deux jours?... Où avez-vous été?.... Qu'est-ce que vous êtes devenu?....

ÉDOUARD.

C'est cela, voilà qu'elle commence ses sermons.

MARGUERITE.

Oui, oui, vous le méritez, et j'en ai le droit, car je vous attaque quand vous êtes là, mais je vous défends quand vous êtes absent: ce n'est pas comme tant d'autres..... Enfin, répondez-moi, d'où sortez-vous?

ÉDOUARD.

A toi, je peux le dire, parce que tu n'en parleras pas... Je sors de prison.

MARGUERITE.

Ah! mon Dieu!... Quelques mauvaises affaires!

ÉDOUARD.

Du tout, ça ne me regarde pas.... C'est Derville, un de nos amis, un brave jeune homme, qui, faute d'une trentaine de mille francs, allait suspendre ses paiemens.... se brûler la cervelle.

AIR: *de Préville et Taconnet.*

Rendre service est assez ma coutume:
Jusqu'à présent, je m'en suis bien trouvé;
J'ai du crédit,... et d'un seul trait de plume
Sans hésiter gaîment je l'ai sauvé.

MARGUERITE.

Voyez, hélas! si jamais il se range!

ÉDOUARD.

Me crois-tu donc un ami sans pitié?...
Si j'ai parfois, n'étant pas marié,
Fait pour l'amour quelques lettres de change,
J'en puis bien faire une pour l'amitié.
J'ai pour l'amour fait des lettres de change,
J'en puis bien faire une pour l'amitié.

D'ailleurs, c'étaient des billets à trois mois de date.... Trois mois !.... j'ai cru que cela ne finirait jamais.... Eh! bien, pas du tout.... hier matin, comme je sortais de chez moi pour faire la cour à ma prétendue, la pluie tombait à verse, impossible de venir en tilbury, ou d'avoir un fiacre, car lorsqu'il fait mauvais, pas un sur la place.

LEBON.

Triste emblême des amis du jour !

ÉDOUARD.

Vous avez lu cela quelque part, monsieur Lebon; mais n'importe, je vous sais gré de la citation... (*A Marguerite.*) J'allais donc me lancer au milieu des ruisseaux, en escarpins et la badine à la main, lorsque devant ma porte s'arrête une voiture, où monsieur était seul.

MARGUERITE, *regardant Lebon.*

Ah ! c'était monsieur ! (*Lebon salue.*)

ÉDOUARD.

Lui-même, qui voyant un jeune homme comme il faut dans l'embarras, et en bas de soie, me propose, de la manière la plus aimable, une place à côté de lui.... J'accepte sans façon, et nous voilà à causer comme d'anciennes connaissances. Mon compagnon de voyage allait du côté du Jardin des Plantes, rue de la Clef... Ce n'était pas tout-à-fait mon chemin;... mais la pluie qui continuait, et surtout la conversation originale de monsieur, me déterminèrent à prendre le plus long.

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Lorsqu'à mes yeux s'offre une forteresse ;
J'entre avec lui, l'on ferme les verroux.
De ce château quelle est donc la maîtresse ?
Un porte-clefs me répond d'un air doux :
« C'est Pélagie, illustre châtelaine,
» Nouvelle Armide, et fatale beauté ;
» Car on ne peut entrer dans son domaine,
» Sans aussitôt perdre la liberté. »

MARGUERITE, *à Lebon avec indignation.*

Quoi !... Monsieur serait.... ?

ÉDOUARD.

Un excellent homme.... C'est M. Lebon....

LEBON.

Oui, madame, M. Lebon, garde du commerce..... Les lettres de change de monsieur avaient été protestées... jugement obtenu.... j'étais chargé de le mettre à exécution, et je ne pense pas qu'il soit possible de le faire avec plus d'égards. Aussi :

« Je suis aimé de tous ceux que j'arrête. »

comme le dit un de nos meilleurs auteurs.

MARGUERITE.

Dieu! quelle vilaine espèce d'homme! (*A Édouard.*) Comment êtes-vous sorti?

ÉDOUARD.

M. Lebon, qui, sous la redingote d'un recors, cache le cœur d'un philantrope, a daigné prévenir mes amis de mon changement de domicile;.... eux, et surtout Derville, celui que j'avais obligé, en apprenant l'embarras où je me trouvais, ont tout engagé, tout vendu,... et ce matin ces chers amis m'ont apporté 27,000 francs... C'est tout ce qu'ils ont pu faire du jour au lendemain.

MARGUERITE.

Au moins, voilà d'honnêtes gens.

ÉDOUARD.

Par malheur, il restait encore une lettre de change de mille écus, à un monsieur Durand, négociant.... Si l'on eût pu seulement attendre vingt-quatre heures, c'eût été une plaisanterie.... Mais c'est aujourd'hui mon mariage..... Il fallait que je vinsse à ma noce, j'y étais indispensable.... Il fallait surtout le plus profond secret, à cause du beau-père..... car à la moindre nouvelle, tout était rompu.

MARGUERITE.

Vous avez raison.. Eh bien! alors, comment avez-vous pu faire?..

ÉDOUARD.

C'est encore M. Lebon qui a poussé à la roue.

MARGUERITE.

Lui !

LEBON.

Oui, madame... Vous avez dit, tout-à-l'heure : « Quelle vilaine espèce d'homme ! »... Le mot ne m'a pas échappé.. Je vous prie de croire que je suis de la bonne espèce ;.. j'arrête les gens qui ont des dettes, parce que c'est mon devoir, ... c'est ma place, et que je suis père de famille ;... mais j'aime à rendre service ; ... et quand je le peux sans me compromettre...

ÉDOUARD.

Il a été trouver mon créancier ; et en lui portant les 27,000 francs, il a obtenu de lui, que, malgré les mille écus qui restaient à payer, je serais libre.

LEBON.

Pour aujourd'hui seulement ; .. car ce soir, à sept heures, je dois vous reconduire à Sainte-Pélagie, ... et songez bien que d'ici là, je réponds de vous corps pour corps, et que je ne peux pas vous quitter d'un instant..

ÉDOUARD.

C'est trop juste ; ... mais tu peux être sans inquiétude D'ici à quelques heures, le beau-père me remettra la dot ;... tu as sur toi ma lettre de change?

LEBON.

Oui, monsieur ; car M. Durand l'avait passée en blanc, et je peux la remettre sur-le-champ à celui qui me donnera les fonds.

ÉDOUARD.

Tu les auras ; et de plus, dix louis pour ta peine ; et c'est encore moi qui serai ton obligé ; ... aussi ma chère Marguerite, je te prie d'avoir soin de ce brave homme... Moi, je vais trouver M. de Verneuil.

LEBON.

J'y vais avec vous.

ÉDOUARD.

Comment, tu ne peux pas rester ici, dans cet appartement?

LEBON.

Si vous y restez, à la bonne heure; mais si vous allez ailleurs, je vous suivrai.

ÉDOUARD.

Quel diable d'homme!... je te dis que je vais seulement dire bonjour à ma prétendue.

LEBON.

J'y vais avec vous;... je ne peux pas vous quitter d'un instant.

ÉDOUARD.

Il n'y a pas d'idée d'un attachement pareil.... Tu as cependant confiance en moi, et dans les dix louis que je t'ai promis.

LEBON.

Oui, monsieur,... mais le devoir avant tout; et je ne me soucie pas de perdre ma place:... je suis père de famille.

ÉDOUARD.

Me voilà obligé de l'inviter à la noce;... et que dira M. de Verneuil en le voyant sans cesse sur mes pas?...

MARGUERITE.

Surtout avec un pareil costume!

ÉDOUARD, *à Marguerite.*

Eh vite! donne-nous un habit du beau-père... (*A Lebon.*) J'espère du moins que sans te compromettre, tu peux, pour quelques instans, déposer la redingote grise.

LEBON.

C'est notre uniforme;... mais comme je suis ici *incognito*, et en bourgeois...

ÉDOUARD.

A la bonne heure...

MARGUERITE.

Voici un habit bleu tout neuf, que le tailleur vient d'apporter pour monsieur.

ÉDOUARD.

AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

Oui, je veux t'aider, ne t'en déplaise,
C'est un soin dont je veux me charger.

MARGUERITE.

Vous n'avez pas l'air d'être à votre aise.

LEBON.

On se gêne un peu pour obliger.

MARGUERITE, *à part.*

Je conçois la peine qu'il éprouve:
De Thémis un semblable suppôt
Doit être gêné quand il se trouve
Dans l'habit d'un homme comme il faut.

ÉDOUARD.

Du reste, je n'ai pas besoin de te recommander une tenue, et des manières distinguées.

LEBON.

Monsieur sait que j'ai de l'instruction, et de la lecture... Avant d'être garde du commerce, j'ai été chef d'une école primaire.

ÉDOUARD.

Je ne m'étonne plus de ton érudition.

LEBON.

Pour les manières,... quand on a comme moi l'habitude de voir ce qu'il y a de mieux dans Paris;... car il y a souvent très-bonne compagnie à Sainte-Pélagie... L'autre jour j'y ai mené un pauvre millionnaire,... un débiteur insolvable, qui avait de l'or plein ses poches...

ÉDOUARD.

A merveille... (*A Marguerite.*) Eh bien! Marguerite, tâche qu'Amélie vienne de ce côté.

MARGUERITE.

Elle est dans le salon, avec monsieur de Saint-Ange, votre ami...

ÉDOUARD.

Saint-Ange est arrivé de Strasbourg ?... Garde-toi de lui rien dire ;... c'était mon rival,... il aspirait aussi à la main d'Amélie,... et en son absence je l'ai supplanté... (*A Lebon.*) Mais tu dois le connaître ;... un jeune homme à la mode...

LEBON.

Saint-Ange !... non, je ne le connais pas.

MARGUERITE.

Taisez-vous, car voici monsieur,... et je vais à mon ouvrage. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

ÉDOUARD, LEBON, M. DE VERNEUIL, AMÉLIE.

M. DE VERNEUIL.

Enfin, c'est lui !... c'est bien heureux.

AMÉLIE, *avec joie.*

Quoi! monsieur, vous voilà !...

ÉDOUARD.

Oui, mon beau-père ;... oui, ma chère Amélie...

AMÉLIE.

J'étais d'une inquiétude ;... qu'êtes-vous devenu depuis avant hier ?

M. DE VERNEUIL.

Oui, sans doute, expliquez-nous tout cela... Et d'abord quel est ce monsieur ?

ÉDOUARD.

Ce monsieur, mon beau-père,... ce monsieur,... vous ne vous en douteriez pas.

AIR : *Il est à moi.*

C'est un ami
D'une étonnante espèce,

C'est un ami
Peu commun aujourd'hui.
Ne vous quittant jamais dans la détresse,
Il ne s'en va que quand vient la richesse.
C'est un ami !

TOUS.

Dieu !... quel ami !

M. DE VERNEUIL.

Et où vous êtes-vous donc connus ?

ÉDOUARD.

A l'armée !... il n'a pas un air bien guerrier ;... au contraire,... et cependant, tel que vous le voyez, c'est un gaillard qui, à lui tout seul, aurait arrêté tout un régiment (*à part*) en détail... Comme il était plus âgé que moi, il s'était établi mon guide, mon mentor ;... et je me laissais conduire par lui... (*Riant.*) N'est-il par vrai ?.. avec une facilité...

LEBON, *saluant.*

Monsieur,... monsieur, c'était mon devoir.

ÉDOUARD.

Oui,... le devoir de l'amitié ;... car il ne peut vivre sans moi,... il ne me quitte jamais ;... au régiment on nous appelait *les inséparables.*

M. DE VERNEUIL, *à Lebon.*

Monsieur, les amis de mon gendre seront toujours bien reçus chez nous... (*A Edouard.*) Mais tu ne nous dis pas pourquoi hier tu t'es absenté.

ÉDOUARD, *montrant Lebon.*

Demandez-lui,... il vous le dira ;... c'est à cause de lui... (*Bas.*) Une aventure très-désagréable, où je lui étais nécessaire ;... mais ce n'est pas mon secret, c'est le sien ;... et je vous demanderai la permission de ne pas vous en dire davantage.

AMÉLIE.

Je vois en effet que vous avez pour lui une bien grande amitié, puisqu'hier tout le jour vous m'avez sacrifiée à lui.

ÉDOUARD.

Je vous jure que je ne pouvais pas faire autrement;... après les services qu'il m'a rendus.

M. DE VERNEUIL.

Et quels services, s'il vous plaît ?

ÉDOUARD.

C'était autrefois à l'armée;... dans une grande affaire.

M. DE VERNEUIL.

En Allemagne ?...

ÉDOUARD.

Non, c'était une affaire contre des Anglais;... j'avais été fait prisonnier, et sans lui j'y serais encore.... Sans lui, chère Amélie, je ne pourrais pas jouir aujourd'hui du bonheur qui m'attend.

AMÉLIE.

Allons, s'il en est ainsi, je lui pardonne.

(*Elle sort.*)

M. DE VERNEUIL.

Mais nous avons à parler d'affaires,... et j'aurais deux mots à te dire en particulier.

ÉDOUARD.

Très-volontiers.

M. DE VERNEUIL.

C'est au sujet de la dot.

ÉDOUARD, *à part.*

Quel bonheur ! il va me la donner,... et je vais envoyer au diable mon ami intime.

M. DE VERNEUIL.

Tu m'as promis que tu ne ferais plus de dettes.

ÉDOUARD.

Et je tiendrai parole, je vous le jure.

M. DE VERNEUIL.

Alors, les conditions que je vais te proposer ne doivent point t'effrayer.

ÉDOUARD.

Parlez, ... tout ce que vous voudrez.

M. DE VERNEUIL.

Sans compter la succession de ton oncle Antoine, qui est à la Guadeloupe, tu as 200,000 francs de fortune... (*Apercevant Lebon qui s'approche.*) Qu'est-ce qu'a donc ce monsieur?... Il me semble que ton ami intime nous écoute.

ÉDOUARD.

Lui!... c'est par distraction.

(*Il fait signe à Lebon de s'éloigner.*)

M. DE VERNEUIL.

Tu as 200,000 francs qui sont entre mes mains;... ma fille t'en apporte autant en mariage:... je les garde...

ÉDOUARD.

Ah! vous les garderez.

M. DE VERNEUIL.

Et je vous en paierai les intérêts; est-ce que cela te contrarie?

ÉDOUARD.

Moi! du tout... (*A part.*) Me voilà bien... (*Haut.*) C'est que j'aurais voulu, pour entrer en ménage, quelqu'argent comptant.

M. DE VERNEUIL.

C'est trop juste;... demain,... après-demain, je te paierai le premier quartier; et alors.... (*Voyant Lebon qui s'approche d'eux.*) Par exemple!... c'est trop indiscret;... et ton ami ne connaît pas les usages.

ÉDOUARD.

Si vraiment;... mais l'intérêt qu'il prend à mes affaires... et à tout ce qui me concerne.

LEBON.

Est-ce que vous ne donnez pas la dot à mon ami Edouard?

(*Amette entre.*)

M. DE VERNEUIL.

Non, monsieur, si vous voulez bien le permettre,... et pour des motifs à moi connus,... que je lui expliquerai plus au long, quand nous serons seuls... Je pense que dans ce moment... ces jeunes gens seront bien aises d'être ensemble.

LEBON.

Certainement.

M. DE VERNEUIL.

Moi, je vais aller m'habiller.

LEBON.

Vous ferez bien ;... moi d'abord je le suis.

M. DE VERNEUIL, *à part.*

Il n'a pas l'air de comprendre... (*Il appelle.*) Marguerite ! (*Marguerite entre.*) Est-ce que le tailleur n'a pas encore apporté mon habit neuf ?

MARGUERITE.

Non, monsieur.

M. DE VERNEUIL.

Je ne sais pas à quoi il pense... C'était un habit pour assister à la noce.

MARGUERITE.

Eh ! monsieur, soyez tranquille. (*Regardant l'habit de Lebon.*) Il y sera... à la noce.

M. DE VERNEUIL.

En attendant, je vais en mettre un autre. (*A Lebon.*) Monsieur, je suis à vous... Si vous voulez passer dans le salon...

LEBON.

Vous êtes bien bon.

M. DE VERNEUIL.

Vous y trouverez de la société.

LEBON, *montrant Édouard.*

Celle de mon ami me suffit.

M. DE VERNEUIL, *bas à Édouard.*

Alors, j'y renonce.

AIR : *Amis, voici la riante semaine*

Je fais en vain mes efforts pour qu'il sorte;
Un tel ami devient très-importun.

ÉDOUARD.

Moi, je m'en charge... et puis d'ailleurs, qu'importe?
Vous savez bien que nous ne faisons qu'un.

M. DE VERNEUIL.

Que diras-tu, d'après ce beau système,
Lorsque ta femme aura reçu ta foi,
Qu'elle sera comme un autre toi-même,
Si ce monsieur ne fait qu'un avec toi?

(*Il entre dans l'appartement à droite.*)

SCENE VI.

EDOUARD, AMÉLIE, LEBON, *qui est un peu au fond.*

ÉDOUARD.

Chère Amélie, je puis donc vous dire enfin tout le bonheur que j'éprouve à vous revoir.

AMÉLIE.

Et moi donc!.. j'étais d'une tristesse que je ne pouvais m'expliquer... (*Apercevant Lebon qui s'est un peu rapproché d'eux.*) Ah! mon Dieu!

ÉDOUARD.

Eh bien!.. pourquoi n'achevez-vous pas?

AMÉLIE, *à voix basse.*

Je n'avais pas vu que ce monsieur était resté là.

ÉDOUARD.

Ne craignez rien... il ne peut pas nous entendre.

AMÉLIE.

Qu'importe?.. Est-ce que devant lui j'oserai jamais vous parler? Mon ami, dites-lui de s'en aller.

ÉDOUARD, *à part.*

Dieu! quelle situation!.. (*Haut.*) Je vous avoue que je n'ose pas... C'est peut-être malhonnête... et puis il est si susceptible; d'ailleurs, dans un instant nous allons être unis.

AMÉLIE.

C'est ce qui vous trompe... car le mariage ne doit avoir lieu que ce soir, à minuit... et je prévois que d'ici là je pourrai bien changer d'idée.

ÉDOUARD.

O ciel! à minuit... Et pourquoi pas ce matin?

AMÉLIE.

C'est mon père qui l'a décidé ainsi...

ÉDOUARD, *bas.*

Et moi, qui à sept heures suis obligé de partir.... (*Courant à Lebon.*)

AMÉLIE.

A merveille!.. il me quitte pour monsieur... Je suis bien malheureuse.

ÉDOUARD, *à Lebon.*

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

A ma prière sois sensible
Et donne-moi jusqu'à ce soir;
Jusqu'à minuit.

LEBON.

C'est impossible,
Je ne connais que mon devoir.
Sur vous, tous mes soins se concentrent,
Et je dois, crainte de malheur,
En attendant que les fonds rentrent
Faire rentrer le débiteur.

ÉDOUARD.

Morbleu... je ne sais qui me retient....

LEBON.

Monsieur... si vous vous fâchez.

AMÉLIE, *s'approchant.*

Ah! mon Dieu!.. qu'est-ce donc?

ÉDOUARD.

Nous le voyez... je le prie de s'en aller... et monsieur se formalise... Il a un si mauvais caractère.

AMÉLIE.

Et c'est pour un pareil ami que vous me faites du chagrin?.. que vous vous brouillez avec moi?.. Arrangez-vous, monsieur; mais tant qu'il sera ici... je ne vous épouserai pas.

ÉDOUARD, *à part.*

Il n'y a pas moyen d'en sortir. (*A Amélie à voix basse.*) Amélie, deux mots seulement... Apprenez que monsieur n'est pas ce que vous pensez, et qu'il m'est impossible de le renvoyer... Je ne peux pas vous en dire davantage.... mais mon intérêt est de le ménager... mon sort dépend de lui.

AMÉLIE.

Et de qui donc pouvez-vous dépendre?.. Vous n'avez, en fait de parens, que votre oncle Antoine, qui est à la Guadeloupe... (*Regardant Lebon qui est assis.*) Ah! mon Dieu!.. est-ce que par hasard?..

ÉDOUARD, *à voix basse.*

Silence... Demain, vous saurez tout... Croyez seulement que je vous aime... que je vous adore... et quant à la conduite que je tiens... elle m'est prescrite... Je ne peux pas faire autrement.

AMÉLIE.

Eh! que ne le disiez-vous?

ÉDOUARD, *tombant à ses genoux.*

Ah! que je suis heureux!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, M. DE VERNEUIL, *entrant avec toutes les personnes de la noce.*

CHOEUR.

AIR :

Que la gaîté, verre en main,
Au festin
Nous accompagne!
Allons sabler le champagne,
Pour fêter, verre en main,
L'hymen.

SAINT-ANGE, *entrant à la fin du chœur.*

Eh bien! est-ce qu'on ne dîne pas? Tout le monde s'impatiente, et attend le futur.

ÉDOUARD.

Eh bien! mon cher Saint-Ange, le voilà.

SAINT-ANGE, *surpris.*

Comment, monsieur Édouard!.. on ne nous avait pas avertis de votre arrivée...

M. DE VERNEUIL.

Allons, messieurs, à table... (*A Lebon.*) Monsieur nous fait l'honneur de dîner avec nous?

LEBON.

Certainement, monsieur, je m'en fais un devoir...

M. DE VERNEUIL.

Nous n'avons que notre famille; car, du côté de mon gendre... il n'y a que son oncle Antoine...

AMÉLIE, *avec intention.*

Qui, malheureusement, n'est pas ici... Nous aurions tant de plaisir à le recevoir... à le fêter...

ÉDOUARD, *à part.*

Pauvre Amélie!.. Voilà qu'elle lui fait la cour.

M. DE VERNEUIL.

Et malgré cela, nous sommes tant de monde, que nous serons obligés de dîner dans deux appartemens séparés.

LEBON, *à part.*

Ah! mon Dieu!.. (*A M. de Verneuil.*) Pardon, monsieur... Oserai-je vous demander dans quel appartement vous me mettrez?

M. DE VERNEUIL, *à part.*

Quelle demande!.. (*Haut à Lebon.*) Dans la seconde pièce, et les mariés dans la première... Il n'y a que le vestibule qui nous sépare.

LEBON.

Je vous fais mille excuses de mon impolitesse; mais je vous prierai en grâce de me mettre à la même table que mon ami.

ÉDOUARD, *bas.*

Veux-tu te taire!

LEBON.

Je ne pourrais pas dîner sans cela... Du reste, ne vous gênez pas... A côté de lui, ou en face, comme vous voudrez, pourvu que je le voie.

M. DE VERNEUIL.

Eh bien! par exemple...

ÉDOUARD.

Je suis sur les épines.

LEBON.

Vous voyez que j'agis sans façon... c'est mon caractère.

M. DE VERNEUIL.

Il n'y a pas de mal... et pour agir de même, je vous dirai que je suis désolé de vous refuser.

LEBON.

Et moi aussi... car à coup sûr je ne quitterai pas mon ami... Je resterai plutôt derrière sa chaise.

ÉDOUARD, *à M de Verneuil.*

C'est un original sans pareil, que vous ne connaissez pas comme moi.

AMÉLIE.

Ça, c'est bien vrai.... (*à part*) Mais enfin..... c'est notre oncle.

ÉDOUARD.

Vous allez lui faire mettre une petite table dans cette pièce qui donne sur notre salle à manger; et je parie qu'il aimera mieux cela... (*Bas à Lebon.*) Veux-tu bien accepter...

LEBON.

Oui, sans doute, pourvu qu'on laisse les portes ouvertes, et que je sois toujours avec vous.

M. DE VERNEUIL, *à Édouard.*

Ah! je t'avoue que de ton ami intime... j'en ai déjà assez.

ÉDOUARD, *à part.*

Et moi donc!

CHOEUR.

Que la gaîté, verre en main,
Au festin
Nous accompagne
Allons sabler le champagne,
Pour fêter, verre en main,
L'hymen.

M. DE VERNEUIL.

Mais cet homme est insupportable,
Ah! si je ne me retenais
Au lieu de le mettre à la table,
(*Montrant la porte à droite.*
Je sais bien où je le mettrais.

CHOEUR.

Que la gaîté, etc.

(*M. de Verneuil, Édouard, Amélie et Saint-Ange entrent dans la salle à manger, et sont suivis de tous les convives.*)

SCENE VIII.

LEBON, *puis* MARGUERITE, *qui apprête une table, et met son couvert.*

LEBON, *en débitant le monologue suivant, regarde toujours du côté de la salle à manger.*

Je n'ai pas à me plaindre .. ce sont de braves gens, qui m'invitent à dîner... Et dans les maisons où je vais, il est rare qu'on m'engage à rester... Au contraire... Tant il est vrai que, dans notre état, il y a peu de considération, et peu de dîners en ville... Et pourquoi?.. Car enfin un garde du commerce a un estomac comme tout autre fonctionnaire... Il boit comme les autres hommes... il mange comme eux... plus même, à cause de l'exercice... Et il y a aussi des gens qui nous croient insensibles! Qu'ils demandent à ma femme... à madame Lebon... Dieu! ai-je aimé madame Lebon!.. Et tout-à-l'heure encore, les amours de ces jeunes gens me rappelaient les miennes... Ça me rappelait le tems où j'étais jaloux, et où il me fallait quitter ma femme pour porter des assignations. (*A Marguerite, qui a mis la table à droite.*) Permettez... C'est trop loin : j'aime mieux que la table soit de ce côté. (*Il transporte la table à gauche, près de la porte de la salle à manger.*)

MARGUERITE.

C'est que vous aurez le vent de la porte.

LEBON.

C'est égal... je risque le rhume... Dans notre état, nous y sommes faits... (*Regardant dans la salle à manger.*) Réellement ils sont bien pressés; et il eût été difficile de placer un convive de plus... Mais d'ici, je vois tout mon monde... Je vois mon jeune homme... Estimable jeune homme!.. Excellent potage!

(*Un domestique en livrée sortant de la salle à manger, et apportant plusieurs plats.*)

LE DOMESTIQUE.

C'est mademoiselle Amélie qui vous envoie tout cela; et qui m'a dit de veiller à ce que vous ne manquiez de rien.

LEBON.

Quelle aimable personne!... Si l'on pouvait manger tranquillement, comme l'on s'en donnerait.

AIR : *de Lantara.*

Dieux! quelle alternative étrange!
Il faut, hélas! quel embarras!
Ne pas regarder ce qu'on mange,
Pour regarder ce qu'on ne mange pas,
Mets succulents, mes délicats,
A mon devoir, pardonnez cette offense
Ciel! une truffe au bout de ce couteau!
Sans le parfum qui trahit sa présence,
Elle passait incognito.

Rattrapons le tems perdu. (*Il porte cinq ou six morceaux coup sur coup à sa bouche, sans regarder son assiette, et toujours les yeux fixés sur la salle à manger.*) Excellent... mais ça ne me profitera pas... j'ai trop d'inquiétude... (*Regardant.*) Ce garçon-là me donne une peine... Quand il serait mon propre enfant...

MARGUERITE.

Vous ne veilleriez pas sur lui avec plus de tendresse.

LEBON.

C'est vrai... Mais à propos d'enfans... si je portais quelques friandises à mes petits... c'est permis, n'est-il pas vrai?

MARGUERITE.

Voulez-vous du papier?

LEBON.

Je vous remercie... (*Se levant et arrangeant des biscuits dans le papier.*) J'en ai trois... Trois garçons... et madame Lebon, qui est encore jeune.

MARGUERITE.

Voici mademoiselle... Mettez cela dans votre poche.

LEBON.

Non pas.... ces poches-là ne m'appartiennent pas... Portez cela dans ma redingote... C'est plus sûr; et puis c'est plus ample.

MARGUERITE.

C'est juste... Des poches d'huissiers, ça ne refuse jamais... (*A part.*) Allons, je reviens de mes préventions; et malgré son état... c'est vraiment un brave homme.

SCÈNE IX.

LEBON, AMÉLIE, *sortant de la salle à manger.*

AMÉLIE.

Ah! monsieur!... que j'avais besoin de vous parler!

LEBON.

La chaleur vous a peut-être fait sortir de table?

AMÉLIE.

C'est du moins le prétexte que j'ai pris... Il vient d'arriver plusieurs lettres de félicitation, que mon père m'a priée de lire pour lui... Dans le nombre, il y en avait une que je me suis bien gardée de lui montrer... Elle est d'un monsieur Durand, négociant... Il a, dit-il, contre son gendre une lettre de change de mille écus... Je tremble que ce ne soit vrai.

LEBON.

Et moi, j'en suis sûr.

AMÉLIE.

Vous le saviez... Eh bien! monsieur, je viens vous en supplier.. Ne laissez pas à mon père le plus léger prétexte; et daignez acquitter sur-le-champ cette dette...

LEBON.

Moi!... Eh bien! par exemple...

AMÉLIE.

Vous êtes si riche, et si bon... Pour vous, mille écus,

ce n'est rien... C'est une misère... Et vous assurez à jamais le bonheur de votre neveu.

LEBON.

De mon neveu!... Qu'est-ce que cela signifie?

AMÉLIE.

Eh bien! non... Je sais que vous ne voulez pas être connu... Mais ne ferez-vons rien pour lui?

LEBON.

Rien... que des vœux pour son bonheur... Car je suis père de famille... (*Regardant du côté de la salle à manger.*) Ah! mon Dieu! on est au dessert... et je ne vois pas M. Edouard... Il n'est plus à sa place... Où est-il donc?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, SAINT-ANGE.

SAINT-ANGE, *entrant gaîment.*

Dieu!... comme il est parti!

LEBON, *avec effroi.*

Parti!... Qui donc?

SAINT-ANGE.

Ce bouchon de vin de Champagne.... Paf.... au plafond!

LEBON.

Ce n'est qu'un bouchon!... je respire.

SAINT-ANGE, *à Amélie.*

Je ne m'attendais pas à vous trouver ici, avec monsieur... car de tous côtés on demande la mariée.

AMÉLIE.

Je retourne au salon... (*Regardant Lebon.*) Et puisqu'il est inflexible.... Si je pouvais par moi-même.... Quelle idee!... Oui... je crois que cela pourra suffire. (*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

LEBON, SAINT-ANGE.

SAINT-ANGE.

Elle s'éloigne. (*A Lebon, qui va pour sortir.*) Monsieur, vous êtes l'ami d'Edouard... Son ami intime?

LEBON.

Oui, monsieur... C'est l'opinion générale.

SAINT-ANGE.

Ne pourrai-je pas vous dire deux mots en particulier?

LEBON

A moi!... Si je ne me trompe, vous êtes monsieur de Saint-Ange.

SAINT-ANGE.

Oui, monsieur.

LEBON, *à part.*

Cet ancien rival dont Édouard me parlait ce matin.... (*A Saint-Ange.*) Monsieur, je suis à vous dans la minute.

AIR : *des Scythes.*

Mais pardonnez à mon inquiétude,
Un seul instant je vais voir mon ami;
Je l'avouerai, je n'ai pas l'habitude
De demeurer si long-tems loin de lui:
(*à part.*) Rien qu'en voyant pétiller ce champagne,
Qui prisonnier sort de captivité,
Je crains qu'hélas! l'exemple ne le gagne,
Et qu'il ne rêve aussi la liberté.

(*Il entre dans la salle à manger.*)

SCÈNE XII.

SAINT-ANGE, *seul.*

Je me doute du sujet qui les occupe, et je devine leur

inquiétude; car tout-à-l'heure, dans le salon, on parlait à voix basse d'un créancier, d'un certain monsieur Durand... Je n'ai pas pu en savoir davantage... Mais il y a, dans la position d'Edouard, quelque chose d'équivoque dont je pourrai tirer parti... Car enfin je ne suis pas obligé de servir un rival qui m'enlève ma maîtresse... D'ailleurs il est évident qu'Edouard ne l'aime pas, puisqu'au moment de l'épouser il s'expose ainsi à la perdre... Et si je savais seulement quel est ce monsieur Durand... Si je pouvais acquérir quelques preuves... C'est notre homme qui revient, tâchons de le faire causer.

SCÈNE XIII.

SAINT-ANGE, *un peu à l'écart*, LEBON.

LEBON, *à part en entrant.*

Je suis tranquille; il est là à causer avec sa future. C'est un digne jeune homme... Il m'a fait prendre le café et la liqueur; et j'ai gardé trois morceaux de sucre pour madame Lebon, qui n'est point insensible aux douceurs.... Mais, quand j'y pense... cette pauvre chère demoiselle qui voulait absolument me confier son écrin.. (*Apercevant Saint-Ange qui s'approche.*) Voyons maintenant, monsieur, qu'y a-t-il pour votre service?

SAINT-ANGE.

Ne connaissez-vous pas M. Durand?

LEBON.

Monsieur Durand, le négociant?... Oui, monsieur.

SAINT-ANGE.

N'est-ce pas à lui qu'Édouard a souscrit une lettre de change?

LEBON, *à part.*

Une lettre de change... (*Haut.*) Oserai-je vous demander, avant tout, pourquoi ces questions?

SAINT-ANGE.

Plus bas, monsieur... Il est important qu'Édouard

n'ait plus de dettes... Et s'il avait encore quelques billets de par le monde, nous voudrions, en secret, et sans l'en prévenir, les retirer de la circulation.

LEBON.

En secret?...

SAINT-ANGE.

Oui, monsieur.

LEBON, *à part.*

Un rival!... ça ne me paraît pas naturel; et je crois, mon ami Lebon, qu'il faut ici jouer serré... (*Haut.*) Monsieur... monsieur Edouard n'a pas de dettes... Du moins à ma connaissance.

SAINT-ANGE.

Eh bien!... j'en suis fâché; car j'aurais donné tout au monde pour trouver de lui un seul billet au porteur.

LEBON.

Que dites-vous, monsieur?... vous donneriez tout au monde.

SAINT-ANGE.

Sans doute.

LEBON.

Voilà qui est différent; et il y aurait peut-être moyen de s'entendre... Combien donneriez-vous?

SAINT-ANGE.

Hein!... qu'est-ce que cela signifie? est-ce que vous auriez...?

LEBON.

Il ne s'agit pas de cela; combien donneriez-vous pour avoir entre les mains une lettre de change?

SAINT-ANGE.

Mais,... quitte à me faire rembourser plus tard,... j'en paierais d'abord le montant.

LEBON.

C'est-à-dire que vous la prendriez au prix coûtant;... ce n'est pas assez;... le papier de M. Edouard est très-recherché; maintenant, surtout qu'il est rare sur la

place,... et j'ai là un effet de lui de mille écus, que je ne donnerais pas pour le double.

SAINT-ANGE.

Vous, monsieur! n'êtes-vous pas l'ami d'Edouard?

LEBON.

Moi, monsieur!... pas plus que vous.

SAINT-ANGE.

Je comprends alors :... vous êtes un créancier ;... vous êtes ce monsieur Durand.

LEBON.

Peut-être bien.

SAINT-ANGE.

Porteur d'une lettre de change.

LEBON.

C'est vrai.

SAINT-ANGE.

Et pourquoi ne vous présentez-vous pas?

LEBON.

Si je ne veux pas.

SAINT-ANGE.

Vous seriez payé.

LEBON.

Je n'y tiens pas.

SAINT-ANGE.

Ce n'est pas croyable!... et quels sont vos motifs?

LEBON.

Tenez, monsieur, ne cherchons point à pénétrer nos secrets : vous avez vos raisons ; j'ai les miennes... Autant que je puis m'y connaître, vous faites une bonne affaire, et moi aussi :... voyez donc si ça vous convient :... deux mille écus, sur-le-champ : c'est à prendre ou à laisser.

SAINT-ANGE.

Y pensez-vous!... un pareil prix!... (*A part.*) C'est un Arabe que cet homme-là. (*Haut*) Me forcer à acheter six mille francs une lettre de change, dont, après tout, je ne pourrai jamais toucher que mille écus ;... c'est trois mille francs que j'y mets de ma poche.

LEBON.

C'est juste ; mais si cela vous en fait gagner trente fois autant, . . . si cela vous délivre d'uu rival.

SAINT-ANGE.

Que dites-vous ?

LEBON.

Qu'il n'y a peut-être plus que celui-là en circulation ; . . . outre qu'il est orné de tous ses accessoires : . . . protêt, jugement, signification ; et puis il est passé en blanc.

SAINT-ANGE.

C'est bien quelque chose.

LEBON.

AIR : *d'Ambroise.*

Ce billet, vous pouvez m'en croire,
Est sur-le-champ exécutoire,
En le donnant à quelque huissier,
Qui connaisse bien son métier.

SAINT-ANGE.

Oui, pour convaincre le beau-père,
Il n'est pas de meilleurs moyens ?
(*Bas à Lebon.*) Si j'étais bien sûr du mystère.

LEBON.

Vos secrets sont aussi les miens.

SAINT-ANGE.

Eh bien ! terminons cette affaire.

(*Il donne des billets de banque qu'il tire de son porte-feuille, et prend la lettre de change.*)

Ah ! je la tiens !

LEBON.

Ah ! je les tiens.
C'est, je crois, une bonne affaire.

TOUS DEUX.

Ah je le tiens... Ah ! je le tiens.

(*Saint-Ange s'en va par le fond.*)

SCÈNE XIV.

LEBON, *seul.*

Une lettre de change de mille écus,... que je viens de lui vendre le double; ça n'est pas maladroit ça; et quoique simple garde du commerce, j'ai mené cela comme un avoué;... je l'ai mis dedans,... au bénéfice de mon client. Mais un instant,... le devoir avant tout;... il faut d'abord payer M. Durand le négociant; car c'est à lui qu'appartient la lettre de change;... c'est lui qui m'avait chargé de la toucher :... et voici, à part, les mille écus qui lui reviennent, et que je lui porterai ce soir... (*Il met cette somme dans la poche de son gilet.*) Maintenant, attention; car c'est ici un compte à parties doubles; cette lettre de change, passée à l'ordre d'un rival, ne tardera pas à se présenter;... ainsi, mon ami Lebon,... soyons au poste, et attendons les événemens.

SCÈNE XV.

LEBON, ÉDOUARD, *sortant du salon.*

ÉDOUARD.

Ah! mon ami! mon cher Lebon, je suis désolé.

LEBON.

Et pourquoi cela?

ÉDOUARD.

Six heures et demie viennent de sonner, et dans une demi-heure il faudra quitter ma femme!.... renoncer à tout ce que j'aime.. . Et que penseront-ils de mon absence?.... Si au moins j'étais marié.... Si tu voulais me donner quelques heures de plus?

LEBON.

Vraiment!... Écoutez, jeune homme, vous m'avez donné un bon dîner.... Vous m'avez appelé votre ami... Vous m'avez traité avec des égards... inusités! Tout cela

mérite une récompense, et ne fût-ce que pour encourager les jeunes gens, vos confrères, je vous donne jusqu'à minuit.

ÉDOUARD.

Il se pourrait !.... Je ne peux le croire encore..... Jusqu'à minuit !... (*L'embrassant.*) Mon ami !.... Mon sauveur !...

LEBON.

Assez, assez.... Gardez cela pour votre femme.

ÉDOUARD.

Minuit !... (*Avec désespoir et se promenant.*) Est-il un malheur pareil au mien ?.... C'est au moment au j'aurai reçu sa main, qu'il faudra m'éloigner d'elle ! et tu aurais le courage de l'exiger ?

LEBON.

Au fait, si le jour de mes noces il m'avait fallu quitter madame Lebon.

ÉDOUARD.

Madame Lebon !.... justement, j'allais t'en parler, j'allais invoquer son souvenir.

LEBON.

Moi, d'abord on m'attendrit toujours quand on me parle de ma femme.... Eh ! bien, voyons ; et en souvenir de mes amours, et dans l'intérêt des vôtres, je vous donne jusqu'à demain matin.

ÉDOUARD.

Ah ! mon ami !... Mon véritable ami !

AIR : *Muse des bois.*

Ne parlez pas d'huissier célibataire :
C'est l'hymen seul qui les rends indulgens.

LEBON.

C'est vrai, monsieur, ce nom d'époux, de père,
Fait qu'on exerce avec des sentimens.
Dans ma maison par la morale on brille ;
Et je me dis pourtant, tout attendri,
Lorsque j'arrête un enfant de famille :
» Peut-être un jour les miens seront ainsi. »

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Ah! monsieur!... Ah! mon cher Édourd! Quel événement!.... Mon père était dans le selon, on l'a fait appeler.... je l'ai suivi bien doucement dans l'antichambre, et là, on lui a présenté une lettre de change de vous.

ÉDOUARD.

De moi!... (*Regardant Lebon.*) Est-ce que ce serait une autre que j'aurais oubliée?.... Et comment cela se fait-il?

AMÉLIE.

Cela vient d'être apporté par un huissier; et ce que vous ne croirez jamais, cet huissier est envoyé par M. de Saint-Ange, votre rival.

ÉDOUARD.

Quelle trahison!.... Que faire?.... Quel parti prendre?....

LEBON.

Payer votre lettre de change.

ÉDOUARD.

Et comment?

AMÉLIE, *à Lebon.*

Monsieur, je vous en supplie, venez à notre secours.... Verrez-vous notre mariage rompu? Verrez-vous notre douleur sans en être ému?

LEBON.

Non, sans doute, et j'ai moi-même le cœur trop sensible..... Tenez, tenez, mon jeune ami, prenez ces valeurs, ces billets de banque, c'est le montant de la somme.

ÉDOUARD.

Que faites-vous?

AMÉLIE.

Ah ! le bon oncle !.... J'étais bien sûr qu'il pardonnerait et qu'il payerait... Ils finissent tous par là.

ÉDOUARD.

Que dit-elle, mon oncle !... Ah ! ça, est-ce que réellement... ?

LEBON.

Qu'importe qui je puis être... Vous m'avez nommé votre ami intime, j'ai voulu en remplir les fonctions..... Prenez, payez le beau-père, et renvoyez l'huissier, renvoyez-le avec les égards qu'on doit à une profession modeste et pénible, et d'autant plus sensible aux politesses, qu'elle y est moins habituée... Mais silence, c'est M. de Verneuil.

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, M. DE VERNEUIL, MARGUERITE, UN HUISSIER, *qui se tient à l'écart.*

M. DE VERNEUIL, *à Édouard, d'un ton sévère.*

Monsieur, je n'ai pas besoin de vous rappeler nos conventions, ni les promesses que vous m'aviez faites.

EDOUARD.

A coup sûr je ne les ai point oubliées.

VERNEUIL.

D'où vient donc qu'un pareil effet est encore en circulation ?

ÉDOUARD.

Un effet de moi !... Voulez-vous permettre ?... (*Le regardant.*) Oh ! ciel ! (*Bas à Lebon.*) Celui de M. Durand passé à l'ordre de Saint-Ange ! Comment est-il sorti de tes mains.

LEBON, *de même.*

Pour vous sauver.... Allez, et ne craignez rien. (*A M. de Verneuil.*) Où est le mal, monsieur, de faire des lettres

de change?... Vous qui êtes négociant, vous en faites tous les jours.

M. DE VERNEUIL.

Sans contredit, mais le mal est de ne point les payer.

ÉDOUARD.

J'attendais qu'on se présentât; car hier, vous le savez, j'étais absent, et je suis trop heureux de pouvoir m'acquitter devant vous. Voici trois mille francs. (*Il lui donne les billets de banque.*)

M. DE VERNEUIL.

Je ne reviens pas de ma surprise... Mais, je devine: c'est monsieur, c'est votre ami qui a payé pour vous.

LEBON.

Moi, monsieur!... Vous ne me connaissez pas; vous ne connaissez pas mon ami Édouard.... Mais quoiqu'il n'ait besoin de personne, il faut qu'il sache ce que sa prétendue voulait faire pour lui.... Noble et généreux sacrifice, surtout pour une femme!... Elle renonçait à ses diamans, à ses parures... Elle se trouvait assez belle de son amour et de sa tendresse... (*A Amélie.*) C'est bien, mademoiselle, c'est très-bien, vous en serez récompensée... Voici vos diamans, je vous les rends... (*Il lui remet son écrin.*)

M. DE VERNEUIL.

Quoi! monsieur, ma fille vous avait confié...?

LEBON.

Oui, monsieur: j'avais accepté pour donner une preuve d'intérêt à votre famille, une leçon à mon jeune ami; et pour assurer à jamais à votre fille, le cœur et la reconnaissance de son époux:

« L'amour, l'estime et l'amitié, »

Comme dit la romance.

AMÉLIE.

Oh! le meilleur des oncles!

M. DE VERNEUIL, ÉDOUARD ET MARGUERITE.

Que dites-vous?

AMÉLIE.

Quoi !... Vous ne l'avez pas reconnu ?... C'est l'oncle d'Édouard, son oncle Antoine qui arrive de la Guadeloupe.

TOUS.

Serait-il vrai ?...

LEBON.

Non, messieurs, non ; calmez vos transports.... Quoique les dénouemens et les oncles d'Amérique soient plus à la mode que jamais,... je suis Parisien... je ne suis point parent de M. Édouard... (*A l'huissier.*) Quant à vous, monsieur Legris....

L'HUISSIER, *s'avançant.*

Quoi, monsieur, vous voilà ! je me retire.

LEBON.

On vous a appelé, on vous payera votre vacation.... Emportez le dossier et les fonds : plus tard je passerai chez vous, et nous nous entendrons ensemble.

L'HUISSIER.

Comme vous voudrez..... Je suis bien votre serviteur. (*Il sort.*)

M. DE VERNEUIL.

Ah ! il connaît tout le monde, même des huissiers....Au nom du ciel, monsieur, qui donc êtes-vous ?

LEBON.

C'est la seule chose que je ne puisse vous dire ; votre gendre, qui est dans la confidence, vous apprendra un jour les motifs de mon incognito !... En attendant, Édouard épouse celle qu'il aime ; il a payé toutes ses dettes, car il ne lui en reste pas une seule.... pas un seul protêt.

M. DE VERNEUIL.

Vous en êtes bien sûr ?

LEBON.

Je vous le jure, foi d'hu..... (*Se reprenant.*) Foi d'honnête homme.

ÉDOUARD, *à Lebon.*

Mais dites-moi au moins de qui je suis le débiteur.

LEBON.

Demain, vous le saurez.... (*Haut.*) Car je vous demanderai, mon jeune ami, la permission d'aller vous vous voir quelque fois le matin.... quand il n'y aura personne.

ÉDOUARD.

Tu seras toujours le bien reçu.... Tout ce que tu as fait pour moi (*montrant son cœur*) est là.... et ton souvenir et ma reconnaissance, seront toujours comme nous étions aujourd'hui....

LEBON.

Je comprends, *inséparables.*

AIR *du vaudeville de la Petite Sœur.*

M. DE VERNEUIL.

On manque à vingt ans de raison;
Mais le tems passe, on devient sage.
Pour achever ta guérison,
Rien n'est tel que le mariage.
Oui, je vous unis en ce jour;
Mais pour rendre ces nœuds durables,
Chez vous que l'hymen et l'amour
Soient désormais inséparables.

MARGUERITE.

Je voudrais bien voir revenir
Certaine loi jadis de mode;
Cessait-on de se convenir?
On se quittait, c'était la mode.
Et si de l'hymen jusqu'ici
J'ai fui les chaînes respectables,
C'est que la femme et le mari
Sont maintenant inséparables.

LEBON.

D'inventer pourquoi prendre soin?
C'est bon pour les gens de mérite:

Auteurs du jour, il n'est besoin
Que de vous traîner à leur suite.
Copiez-les, imitez-les,
Vos succès seront profitables;
Car les singes et les succès
Sont maintenant inséparables.

AMÉLIE, *au Public.*

Quelquefois en hostilité
On voit l'auteur et le parterre;
J'ose proposer un traité
Qui pourrait terminer la guerre.
Pour bannir tout noir pronostic,
Et rendre nos pièces durables,
Que l'indulgence et le public
Désormais soient inséparables.

FIN.

Le Libraire POLLET *est aussi Éditeur des Pièces ci-après :*

MICHEL ET CHRISTINE, vaudeville en 1 acte, de MM. Scribe et Dupin. 1 50

LA DEMOISELLE ET LA DAME, ou Avant et Après, comédie-vaudeville, en un acte, par MM. Scribe, Dupin et F. de Courcy. 1 50

LES GRISETTES, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe et Dupin 1 50

LA VÉRITÉ DANS LE VIN, vaud. de MM. Scribe et Mazères. 1 50

RODOLPHE, ou Frère et Sœur, drame en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

UN DERNIER JOUR DE FORTUNE, vaudeville en 1 acte, par MM. Dupaty et Scribe. 1 50

ROSSINI A PARIS, ou le Grand Dîner, à-propos-vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe et Mazères. . 1 50

L'HÉRITIÈRE, vaud. en un acte, par MM. Scribe et G. Delavigne. 1 50

LE COIFFEUR ET LE PERRUQUIER, vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Mazères et Saint-Laurent. 1 50

LE FONDÉ DE POUVOIRS, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe et Carmouche 1 50

LA MANSARDE DES ARTISTES, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe, Dupin et Varner. 1 50

LE LEYCESTER DU FAUBOURG, ou l'Amour et l'Ambition, vaudeville en un 1 acte, de MM. Scribe et Carmouche. 1 50

LE BAISER AU PORTEUR, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Justin, Gensoul, et de Courcy. 1 50

LE DÎNER SUR L'HERBE, tableau-vaudev. en 1 acte, par MM. Scribe et Mélesville 1 50

LES ADIEUX AU COMPTOIR, vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

LE CHATEAU DE LA POULARDE, vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Dupin et Varner. 1 50

LE BAL CHAMPÊTRE, ou les Grisettes à la Campagne, tableau-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

LE RETOUR A LA FERME, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Achille Dartois et Brisset. 1 50

LE PARLEMENTAIRE, comédie-vaudeville, en 1 acte, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

CORALY, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. . . . 1 50

M. TARDIF, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

LA HAINE D'UNE FEMME, ou le Jeune Homme à Marier, vaud. par M. Scribe. 1 50

VATEL, ou le Petit-Fils d'un grand Homme, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Mazères. 1 50

KETTLY, ou le Retour en Suisse, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Duvert et Paulin. 1 50

LA CHARGE A PAYER, ou la Mère intrigante, comédie-vaudeville en un acte, de MM. Scribe et Varner. . . 1 50

BELPHÉGOR, ou le Bonnet du Diable, vaudev.-féerie en 1 acte, de MM. Achille-Dartois, de St-Georges et Jules Vernet. 1 50

L'ETRANGÈRE, mélodrame en 3 actes, par MM. Frédéric et Edm. Crosnier. . . 1 50

LA GRAND'MAMAN, ou le Lendemain de Noces, comédie-vaud. en 1 acte, par MM. Francis, Armand et Achille Dartois. 1 50

LE CHARLATANISME, com.-vaud en un acte, par MM. Scribe et Mazères. 1 50

LIBRARY OF CONGRESS
0 022 011 328 0

LIBRARY OF CONGRESS
0 022 011 328 0